

CHAPITRE PREMIER

Printemps 585 – Sud-Est des Monts du Morvan

Silhouette blême et fantomatique, la jeune femme planait à l'horizontal au-dessus d'une paille humide constamment souillée par un troupeau de chèvres.

Une quinzaine de femmes et d'hommes entouraient Vulfégonde. Leurs cous arqués vers le sommet de la grange et leurs regards exorbités illustraient incrédulité et stupéfaction. Cet ahurissement se mêlait à une sensation plus forte encore, plus radicale : la sidération.

L'ébahissement n'était pas lié au comportement étrange de la jeune mystique qui, lors de ses trances et de ses visions, explorait un avenir labyrinthique et d'oniriques contrées où l'humain n'a pas sa part. Ce qui anéantissait leurs capacités cognitives en cet instant magique et inquiétant à la fois se résumait en une phrase : *Vulfégonde flottait deux mètres au-dessus du sol*. Cette paisible lévitation n'était pas le fruit d'un maléfice, d'un trucage ou d'un sortilège. Nulle corde dissimulée par la poussière ambiante ici. Pas de vieux sorcier penché sur ses grimoires et se déplaçant toujours avec un vaste choix d'excréments d'animaux dans ses fioles en guise de filtre diabolique ou de thaumaturgie hasardeuse. Juste une jeune femme sobrement habillée d'une longue robe en laine grossière et dont la couleur indéfinissable était davantage due à la saleté qu'au talent du tisserand.

Pour quelle raison ces paysans étaient-ils rassemblés ici dans une grange délabrée à l'extérieur d'un anonyme petit village situé près d'Autun dans le Morvan ?

À la convergence de toutes ces énigmes, Vulfégonde soupirait. Grognait parfois. Puis elle se taisait tout en remuant doucement son torse et sa poitrine, comme si la jeune femme cherchait à s'extraire d'un immatériel carcan symbolisant toutes les lies et ignominies d'une humanité souffrante depuis des millénaires.

Légalement bouclée, sa longue chevelure blonde était animée des mêmes extravagances physiques que son corps. Elle aurait dû, normalement, pendre vers le bas. Or ce n'était pas le cas. Une partie de ses cheveux s'étirait horizontalement vers l'arrière de la tête, alors que le reste de son opulente tignasse se dressait vers les poutres poussiéreuses de la charpente de la grange qui se métamorphosait ainsi en salle de spectacle improvisée. Et quel spectacle !

Un hoquet. Quelques spasmes. Vulfégonde commença enfin à parler. Le constat terrifia immédiatement les spectateurs de cette fantasmagorique lévitation du corps d'une jeune mystique dont la réputation avait dépassé les frontières de son Morvan natal. La source de cette terreur était double.

La puissance tonitruante de la voix pétrifia en un premier temps les spectateurs de cette étrange pantomime improvisée. Hormis Stentor, aucun être humain ne pouvait vociférer aussi fort. La disproportion existant entre sa silhouette svelte et gracile et ce brouhaha digne des volcans en éruption était affolante. Ce qui abasourdit ensuite les paysans qui scrutaient Vulfégonde se focalisa sur son discours. Elle s'exprima dans une langue inconnue qui cliquetait comme des morceaux de métal que l'on heurte. Le message fut donc réellement incompréhensible. Cependant, le niveau sonore et l'enchaînement des bribes de mots élaborèrent une symphonie puissante. Déroutante. Inquiétante.

Confrontés à un tintamarre similaire à un orage qui gronde et à des propos sibyllins, les paysans qui étaient venus à l'appel d'un berger annonçant que « *la magicienne était là* » reculèrent d'un pas. Puis deux. Désormais positionnés près des murs de pisé de la grange ou regroupés le long des piliers en bois qui maintenaient l'ensemble, ils se statufièrent et attendirent. Attendre quoi ? Ils ne savaient pas. Ils ne savaient plus.

Les femmes cessèrent de scruter la mystique échevelée qui vaticinait dans une langue incompréhensible. Elles optèrent toutes pour la contemplation du plafond d'où tombaient sans cesse des morceaux de paille qui virevoltaient un peu avant de choir au sol. Les paysans s'obstinèrent, quant à eux, à observer cette frêle jeune fille dont les capacités spirituelles et psychiques paraissaient outrepasser le potentiel de son corps.

Heurté, enflammé et hardi, le discours s'éternisa en une véritable logorrhée verbale que nul n'avait la force d'endiguer. Cette situation pouvait surprendre, irriter ou affoler. Ce n'était pas le cas aujourd'hui. La réputation de divination et de prescience de cette petite paysanne vêtue de hardes avaient déjà dépassé les limites du Morvan. Le nom de Vulfégonde étaient désormais connu en Neustrie, en

Burgondie¹ et en Austrasie. Certaines personnes parcouraient parfois plusieurs dizaines de kilomètres le long de chemins embourbés et dangereux afin de l'entendre. Les premières manifestations de ce pouvoir mêlant mysticisme, magie et oniromancie apparurent en 577 alors que la fillette était seulement âgée de dix ans. À cette période, Gontran était roi de Burgondie et le très jeune Childeburt II régnait sur l'Austrasie avec l'aide de son tuteur : Gogon et de sa mère : Brunehilde. Fille d'une famille de modestes éleveurs de porcs vivant dans une forêt dense et presque impénétrable, Vulfégonde était la cadette d'une famille de quatre enfants. Deux moururent précocement. Depuis le décès de son père tué par la chute d'un arbre, la fillette se retrouvait donc un peu seule avec un grand frère : Godeghissel qui avait la charge du troupeau et sa mère : Belichilde qui s'occupait d'un petit potager et de quelques poules et canards.

Cette vie misérable et laborieuse ne constituait en aucun cas l'écrin privilégié d'une destinée vouée à la spiritualité. Surtout, cet environnement répétitif et contraignant où le labeur représentait le seul horizon discernable paraissait incompatible avec une vision holistique du monde ouvrant l'accès aux forces les plus puissantes et les plus archaïques qui instrumentalisent nos espoirs, nos doutes et nos tragédies intimes.

Lorsque Vulfégonde s'éleva une première fois dans le ciel en grognant, hurlant et bavant, Belichilde et Godeghissel s'enfuirent épouvantés comme s'ils subissaient une violente attaque menée par un suppôt du diable se déguisant sous les apparences fragiles d'une fillette possédée par un démon inconnu. Tétanisés, sa mère et son frère l'observèrent de loin en se demandant pour quelle raison cette fillette placide, aimante et courageuse, défiait d'un coup les lois du plus élémentaire bon sens. Personne ne s'envole au-dessus du sol ! Personne ne hurle dans une langue inconnue et avec la chevelure éparpillée aux quatre coins cardinaux comme un éventail brisé par une divinité folle !

Folle... le mot était lâché.

Il tournait en boucle dans l'esprit des deux derniers représentants de sa famille qui se demandait ce qu'ils avaient bien pu faire au seigneur pour être punis ainsi. Tout en continuant à contempler la fillette qui tourbillonnait désormais sur elle-même comme une feuille ballotée par un vent impétueux, Godeghissel et Belichilde se lamentèrent :

— Que le Christ nous vienne en aide ! hurla sa mère tout en pleurant et en s'enfouissant la tête entre ses bras afin de ne plus voir la silhouette de Vulfégonde girouetter autour d'un axe invisible.

— C'est une malédiction... Une malédiction... murmura son frère comme si le son de sa voix pouvait amplifier encore cette monstrueuse sorcellerie qui affectait brutalement sa cadette.

La fillette étant seule ici avec sa mère et son frère, les ahurissantes virevoltes au-dessus d'un terrain recouvert d'aiguilles de conifères et de mousses encore humides de rosée n'eurent aucun autre spectateur. *C'était mieux ainsi*, pensa certainement Belichilde dont les cheveux, prématurément blanchis en raison d'une mauvaise alimentation et des drames qui émaillèrent sa vie, s'étaient emmêlés lors de ses mouvements désordonnés. Tétanisée par la danse aérienne de sa fille, la malheureuse tournait la tête dans tous les sens. Elle gémit. Pleura. Immobile, les yeux exorbités et la bouche sèche, son fils regarda la scène sans dire un mot. Dans ce contexte onirique et fou, les phrases se claquemurèrent entre les lèvres. Métronome emballé, le cerveau bouillonnait. Le cœur battait à toute vitesse.

Soudain, le tourbillon se ralentit. Puis s'arrêta.

La chorégraphie fut plus hallucinante encore. La silhouette de Vulfégonde parapha le ciel en dessinant un symbole étrange ressemblant à une étoile primitive surgissant du Chaos primordial ou à une créature volante issue des enfers. Un spasme l'agita. Un autre encore.

La fillette s'affala enfin au sol. Cette chute s'effectua assez lentement et sans mal, éparpillant ainsi autour d'elle l'épais tapis végétal qui sinuait entre les arbres de la forêt. Elle demeura ainsi, les yeux fermés et la bouche entrouverte. Sa position et son apparente immobilité pouvant laisser à imaginer qu'elle était morte, Godeghissel et Belichilde s'approchèrent lentement en regardant partout autour d'eux.

Cette attitude révéla un très grand courage car, dans l'imaginaire de ces modestes paysans du Morvan, le corps de Vulfégonde véhiculait désormais les sornioiseries du Diable et les arcanes de son

¹ À partir de 561, la Burgondie (ou Royaume burgonde) fut progressivement intégrée aux différents royaumes mérovingiens, mais elle conserva son individualité. La Burgondie apparût toujours comme une entité géopolitique indépendante, au même titre que la Neustrie et l'Austrasie. Le nom de Burgondie fut peu à peu remplacé par celui de Royaume de Bourgogne. L'intrigue d'*Oaristys en Enfer* se déroulant en 585, nous avons conservé l'ancien nom de Burgondie pendant toute la narration.

pouvoir maléfique, symbolisant ainsi d'innombrables tourments à venir. Si la robe de laine de la malheureuse fillette ne dissimulait pas encore les flammes de l'Enfer, sa peau presque cyanosée et son regard tourné vers l'intérieur d'elle-même laissaient à présager les stigmates d'une possession instrumentalisée par des forces lucifériennes.

Sa mère et son frère firent encore deux pas. Ils se penchèrent dans sa direction.

— Vulfégonde ? murmura Belichilde.

Rien. Pas un soupir. Pas un geste.

Domptant ses peurs, Godeghissel posa sa main droite sur le front de sa sœur.

— Elle est glacée, conclut-il en faisant une grimace inquiétante.

Ils se regardèrent. Impuissants. Presque paralysés.

Des flots de questions muettes fusèrent sans qu'ils osent les poser en utilisant l'imparfait vecteur des mots. Seules les émotions prévalurent. Elles furent tempétueuses, bousculant la fragilité des corps et la couardise des esprits. Vulfégonde était-elle morte ou, plus affolant encore, survivait-elle dans un désert spirituel écartelé entre le charnel et le fossilisé, le muable et l'immuable ? Son immobilité, sa peau glacée et les reflets violacés qui marbraient son visage semblèrent confirmer son décès. En même temps, sa poitrine donna l'impression de se soulever comme une feuille sous la caresse d'un doux zéphyr.

Son frère respira longuement, profondément et fit enfin glisser sa main du front de Vulfégonde en direction de son cœur. Il attendit.

— Elle vit ! cria-t-il alors que ses yeux s'inondèrent de larmes.

Aussitôt, Belichilde s'installa au-dessus du corps de la fillette en s'efforçant de la réchauffer. Elle frotta énergiquement ses bras et ses jambes. Comme la température de ce précoce printemps 585 était douce, l'effort porta rapidement ses fruits. La fillette, qui ne savait pas encore qu'elle deviendrait rapidement l'une des plus célèbres mystiques des royaumes de Neustrie, de Burgondie et d'Austrasie, ouvrit enfin ses magnifiques yeux aigue-marine où l'on discernait parfois des reflets de perles et d'argent mêlés. Ses lèvres tremblèrent un peu. Apparemment, elle souhaitait parler. Toutefois, un immatériel barrage entravait sa parole.

Lorsqu'elle put enfin doucement se relever tout en restant le dos appuyé sur les jambes de son frère, Belichilde lui posa la question la plus simple et la plus évidente qui soit :

— Que s'est-il passé ?

La fillette attendit un moment. Elle déglutit avec difficulté et grimaça un peu. Godeghissel entrouvrit donc une gourde faite de peaux de loutres sommairement cousues entre elles et qu'il conservait toujours avec lui lorsqu'il travaillait en forêt et gardait le troupeau de porcs. Il aida sa sœur afin qu'elle puisse s'hydrater après cette hallucinante expérience qui ne ressemblait à rien de connu chez les êtres humains. Seuls les démons pouvaient s'immobiliser deux mètres au-dessus du sol. Or Vulfégonde, apparemment en tout cas, n'était pas un démon. Pas encore.

Le mystère restant entier, sa mère et son frère attendirent qu'elle ait pu étancher sa soif. Lorsqu'elle esquissa un sourire fugace, son frère reprit :

— Alors ? Que s'est-t-il passé ?

— J'ai contemplé l'or du commencement et la chaîne de la lumière, murmura-t-elle.

Le silence régna sans partage.

Godeghissel et Belichilde se regardèrent. La femme aux cheveux déjà grisonnants et l'athlétique jeune homme essayèrent de parler. Sans succès. Ils ne savaient pas si c'étaient les implications de cette simple phrase ou le fait qu'elle ait été prononcée avec une voix éthérée et presque sépulcrale qui les déstabilisa le plus. Dans un cas comme dans l'autre, le duo ne reconnaissait plus la fillette.

Son apparence physique n'avait pas changée. Sa robe toute simple non plus. La métamorphose concerna le visage de Vulfégonde. Sa bouche, son nez, son front, sa chevelure avaient toujours dix ans. Cependant, son regard et sa voix symbolisaient d'un coup les temps les plus archaïques ressurgissant du néant afin de se matérialiser dans l'enveloppe corporelle de Vulfégonde. L'aigue-marine de ses iris alimentait un brasier bleu alimenté de l'intérieur où se mêlaient l'argent et des éclaboussures de mercure liquide. Empreinte de grâce et de bonté, sa voix douce se veloutait de mille harmonies qui s'entortillaient et formaient des boucles et des ellipses sonores pouvant, avec un peu d'imagination il est vrai, s'apparenter à la musique des sphères jouée par des séraphins.

Son frère dompta enfin l'état de sidération qui le paralysait depuis quelques instants. Il fixa la fillette dont les traits apaisés tranchaient désormais avec les gesticulations, cris et tremblements, qui l'agitèrent quelques instants plus tôt.

— Tu peux répéter ta phrase ?

— J'ai contemplé l'or du commencement et la chaîne de la lumière.

— Bien, répondit Godeghissel en soulevant légèrement ses sourcils. Peux-tu préciser ?

La fillette, qui ne savait pas encore qu'elle sera bientôt l'une des plus célèbres mystique, magicienne et thaumaturge au sein des différents royaumes francs issus de la loi salique², demeura muette.

Vulfégonde fixa sa mère et son frère comme si elle surgissait d'un long songe éveillé. Quelques larmes perlèrent sur ses joues et elle dit simplement :

— Je vous aime...

Ensuite, elle se pelotonna entre les bras de Belichilde et resta longtemps ainsi.

Sa famille avait bien compris que la fillette ne répondra pas tout de suite à la question qui venait de lui être posée. Elle ne s'en offusqua point. Le plus important se résumait en un bref bilan : elle était en vie et en bonne santé. Après que sa mère et son frère l'aient vu s'envoler entre les troncs d'arbres séculaires, osciller dans le ciel, hurler et s'exprimer dans une langue inconnue, ce double constat s'apparentait à une bénédiction. Mieux : un miracle. Le tumulte des mots est toujours inutile après un miracle qui exige, simplement, un lumineux silence et la paix des corps et des âmes. Ce fut le cas à cet instant précis où la destinée de Vulfégonde bascula vers l'extraordinaire, dans le sens le plus absolu du terme.

² La loi salique imposait le partage du royaume entre les fils du roi sans prendre en compte le droit d'aînesse.